Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 47

Artikel: Ce que coûte le piano
Autor: Auguste
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193250

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qui cherchent un emploi de nourrice sèche. Soyons les éducateurs tranquilles, reposés, de la progéniture, bornons notre effort à la commande des repas, à la surveillance platonique de la domesticité ; et laissons couler les heures dans cette somnolence où s'engraissaient jadis nos compagnes.

» La statistique démontre qu'on n'est jamais deux à travailler dans un même ménage : à côté d'un laborieux, vous verrez continuellement un paresseux ; commençons à représenter chez nous l'élément gracieux, fainéant ; soyons les êtres de luxe ; c'est notre tour.

» Que devient entre nos mains l'argent gagné ? Nous nous empressons de le donner aux dames ; celles-ci, par un juste retour, dès qu'elles toucheront le fruit de leur labeur, dès qu'elles auront la forte somme, subiront le même entraînement que nous. Elles s'empresseront de remplir les poches d'individus de l'autre sexe, c'est inévitable.

» A quoi voulez-vous qu'elles le dépensent cet argent ? Elles n'auront plus le goût des babioles coûteuses, des colifichets, des rubans et des bijoux ; tout cela est ornement d'oisives ; comment s'en parer sur l'habit de travail que ces dames adopteront ? La doctoresse en droit ou en médecine perdra l'habitude des robes à falbalas, des longues traînes ; elles nous demanderont de porter nous-mêmes leurs diamants en boutons de manchettes.

» On croit peut-être qu'une certaine dureté professionnelle remplacera chez la femme les douces caresses, les faiblesses exquises, les tendres façons d'autrefois ; qu'en quittant son bureau, en déposant sa toque, la femme moderne ne saura plus retrouver les accents langoureux auxquels nous devons les meilleurs moments de notre existence. Erreur !

» Est-ce que les métiers graves nous empêchent d'être tendres, nous ?... Demandez aux prêtresses de l'amour si les notaires ne savent pas aimer. Demandez-leur si les magistrats, les huissiers, les ministres mêmes ne les étonnent pas souvent par l'ardeur naïve de leurs transports : les réponses seront unanimes.

» Rassurons ces messieurs qui prétendent que l'amour disparaîtra de la terre lorsque les femmes ne vivront plus pour lui seul et passeront le temps à étudier le codex, les pandectes et autres divertissements masculins. Cupidon fera une excellente diversion aux ennuis de la journée et aux courses chez les clients. Que les époux leur sembleront gentils quand, en rentrant au logis, elles les trouveront le teint frais, une belle robe de chambre sur le dos et un éventail à la main !

» Nous pouvons toujours essayer ; ça nous donnera un peu de bon temps. »

Un projet grandiose.

Un journal français, la *Revue universelle des inventions nouvelles*, vient de lancer une idée qui paraît vouloir faire son chemin. Se demandant quel pourrait bien être le *great attraction* de l'Exposition de 1900, il propose ni plus ni moins que la création d'une ville modèle.

Il ne s'agit pas ici d'exposer des constructions lilliputiennes de papier ou de carton-pâte, mais bien d'une ville réelle, construite d'après toutes les ressources de la science et de l'art, et ayant ses habitants qui la jugeraient sur place. Cette ville survivant à l'Exposition resterait pour Paris un quartier modèle, un coin privilégié, réunissant toutes les séductions de l'hygiène et du bien-être.

Il y aura lieu d'y construire des hôtels particuliers, des maisons de rapport, des cités ouvrières, des maisons ouvrières, avec système de location conduisant à la propriété ; d'une école, d'une mairie, d'un théâtre. La ville modèle, la ville heureuse, réalisera dans les habitations, les aménagements intérieurs les plus perfectionnés ; elle appliquera les systèmes les plus éprouvés d'éclairage, de chauffage, de vidange et de distribution de l'eau, du gaz, de l'électricité-lumière ou de l'électricité-force. Il lui faudra, en outre, des tramways électriques, des fiacres électriques, même des trottoirs mobiles comme à Chicago.

L'auteur du projet prévoyant pour sa « Néopolis » entre 3000 et 5000 habitants, il est évident que l'emplacement devrait être choisi à quelque distance de Paris, et relié à la capitale par des communications à grande vitesse.

Nous engageons vivement les papas et les mamans qui ont un piano à la maison et des enfants qui pianotent, à méditer les lignes suivantes ; elles contiennent de petits calculs qui les intéresseront évidemment :

Ce que coûte le piano. — Vous êtes-vous jamais demandé à quel prix revenait, à un père, jaloux de la bonne éducation de sa fille, le talent acquis par son enfant dans le maniement de l'instrument contondant qu'on nomme le piano ?

Non, n'est-ce pas, vous ne vous êtes jamais demandé cela ? Eh bien, je vais tout de même vous répondre :

Les professeurs (de piano) affirment que pour qu'un pianiste devienne très fort, il faut qu'il débute de très bonne heure. Alors, vous, âme candide, vous vous y prenez le plus tôt possible : A sept ans, vous donnez un professeur à votre fille. Un professeur modeste, vingt francs par mois.

Ça dure trois ans, avec des alternatives d'enthousiasme et de découragement qui se traduisent par l'achat de multitude de morceaux (choisis), allant des horripilantes « réductions pour petites mains » aux « fantaisies » sur les opéras « rendus faciles. » Vous assistez à des à peu près d'à peu près avec des cadences ralenties et des accords simplifiés. C'est une jouissance modérée, mais une jouissance tout de même, car vous ne jugez que de ce que fait l'enfant « pour son âge » et vous avez toujours lieu, naturellement, d'être émerveillé.

Bon an, mal an, cette petite gymnastique familiale vous est revenue à 300 francs, et, pour trois ans, 900 francs. Auxquels il faut ajouter la location du piano pendant le dit laps, moyenne 160 francs ; total, 480 francs ; total général, 1480 francs.

Au bout de la troisième année, en votre âme de père, vous comprenez deux choses :

1° Que le talent naissant de votre fille ne saurait se contenter d'un méchant instrument fatigué par le calvaire de la location. Vous trouvez à point nommé un ami qui vous cède, moyennant 1500 francs, un Erard ou un Pleyel de 1200 francs. Une occasion unique (ô oui unique !) Vous faites aussitôt l'acquisition, laquelle porte à 2980 francs les frais exposés.

2° Que ce talent — naissant — a besoin, pour arriver à son complet épanouissement, d'être confié à une direction plus habile que celle du petit professeur à vingt francs par mois. Vous sautez immédiatement au cachet à cent sous : C'est une faveur que vous fait un grand artiste, eu égard aux merveilleuses dispositions qu'il a senties chez mademoiselle votre fille, parce qu'il ne regarde pas à l'argent pour avoir une élève qui lui fera honneur.

Là, par exemple, vous ne croyez pas pouvoir moins faire que d'y aller de vos deux cachets par semaine : 40 francs par mois ! Les achats de musique prennent des proportions homériques. Votre grand artiste est un modernisant, et tout ce qui paraît de neuf chez les éditeurs est religieusement apporté par lui à son élève. Le tout, cachets, musique, accord, remplacement de cordes (le grand artiste s'efforce de donner à la jeune fille un talent brillant et ce que ça casse de cordes, un talent brillant !) vous revient à près de 600 francs par an. Cela dure environ dix ans, jusqu'à ce que la jeune fille ait atteint sa dix-huitième année ; ce qui fait 6000 francs, lesquels, ajoutés au total précédent, représentent un chiffre rond de 9000 francs.

Mais, entre temps, vous avez peu à peu senti le doux vent de l'orgueil paternel chatouiller vos papilles morales. Avoir pour fille un prodige et n'en pas faire jouir — ou verdir — les parents, amis et connaissances, ce n'est vraiment pas la peine. Vous risquez d'abord une petite réunion d'intimes, puis deux, puis trois, puis vous élargissez le cercle des invités ; vous offrez même à dîner à quelques critiques influents, lesquels glisseront dans leurs chroniques musicales les initiales — transparentes — de la fille d'un heureux père, laquelle fille possède un de ces « talents d'amateur qui éclipsent des réputations d'artistes. » Votre modeste appartement est abandonné. On ne peut décemment recevoir dans un salon de quatre mètres carrés de surface ; il faut même deux salons, çà fait une enfilade charmante, laquelle, pour peu qu'elle soit rehaussée de quelques jolies tentures, avec tout ce qu'elles comportent, présente un effet vraiment grandiose. Supplément pour un mobilier *ad hoc*, 3000 francs ; supplément de loyer pour la durée de la manifestation artistique, 3000 francs ; bougies, gâteaux, sirops et tout

ce qui s'ensuit, avec les toilettes exigées par la situation en vedette de la jeune fille, — simples mais de bon goût — 4000 francs; total, 10,000 francs; total précédent, 9000 francs; total général, 19,000 francs; les intérêts de tout cela arrondissent le chiffre à 20,000 francs.

Nous avons dit qu'on allait ainsi jusqu'à la dix-huitième année Alors, un jeune homme qui s'est traîtreusement introduit chez vous, sous prétexte d'admirer la jeune prodige dont on parle tant, ce misérable jeune homme vous demande la main de votre fille. Par un mouvement d'égoïsme bien naturel, vous refusez: vous ne voulez pas, déjà, vous priver de celle qui, par ses ravissants accords, illumine vos soirées.

Le misérable jeune homme a sa réponse toute prête: « Mais nous vivrons à vos côtés! » Vous cédez, vous pensez à ces bonnes petites soirées où, mollement bercé par une mélodie de Schumann, ou une romance de Mendelssohn, enfoncé dans votre fauteuil, vous pourrez préluder par un tout petit bout de somme aux doux repos de la nuit!

Les jeunes gens s'envolent, indissolublement (hum!) unis par les liens sacrés de l'hyménée. Ils reviennent enfin, vous préparez votre fauteuil tout à côté du piano, et... et vous pouvez attendre: jamais, jamais votre fille, votre trésor chéri, votre artiste adorée, n'ouvrira plus son piano; le ménage l'a prise, elle est finie pour l'art!

Alors, vous pourrez juger — en toute connaissance de cause, hélas — quel bon petit emploi vous avez fait de vos vingt mille francs. Et cela est tellement concluant que... vous recommencez pour la cadette ce que vous aviez fait pour l'aînée, ô père sans fiel et sans rancune!

(*Petit Marseillais*). AUGUSTE.

On veladzo dè brâvès dzeins.

Dein lo teimps iô n'iavâi onco min d'inguenôts pè châotrè et que ti lè Vaudois étiont catholiquo, faillâi avâi soveint la borsa âoverta po bailli dè l'ardzeint à l'incourâ, kâ s'on batsivè, s'on sè mariâvè, âo bin s'on modâvè po lo grand voïadzo, n'ia pas! faillâi petsalâ. Et po que n'iaussè rein à reclliamâ, monseigneu l'évéque avâi fé on prix-corein, que l'avâi einvoyi à ti lè z'incourâ, et iô l'avâi marquâ cein que dévessont férè payi tsaquiè iadzo, et dinsè faseint, n'iavâi rein à derè, tsacon étâi parâi.

Ti lè z'incourâ firont don payi d'aprés lo prix-coreint dè monseigneu, hormi ion dè leu que fasâi payi quatro iadzo mé que lè z'autro po lè batsi, que cein fasâi ronnâ lè dzeins, kâ on a dza prâo frais quand faut batsi, que faut atsetâ on bocon dè bouli, dâo bûro frais, dâo pan dè bolondzi et dâo vin dè vegne, et se faut onco tota 'na somma po monsu l'incourâ, n'est pas tot pliési.

Quand clliâo dè sa perrotse suront que pàyivont mé què dein lè z'autrès, sè mettiront de 'na colérè dâo diablio contrè l'incourâ, et portiront plieinte. Ma fai la justice fe on enquiéte, et l'incourâ du paraitrè.

Quand l'arrevâ po la comparuchon, lo dzudzo lâi fe:

— Ditès-vâi, monsu l'incourâ, n'âi-vo pas reçu lo prix-coreint dè monseigneu?

— Oï.

— N'est-te pas marquâ dessus que vo dussa férè payi tant po lè batsi, tant po lè mariadzo et tant po lè z'einterrâ?

— Oï.

— Eh bin, coumeint cein va-te que vo fédé pàyi po lè batsi quatro iadzo mé que vo ne dussa? Cé commerce pâo pas dourâ, et ne veint vo condanâ à l'ameinda, kâ y'a dâi témœins coumeint quiet vo fédè trâo payi.

— Ne dio pas lo contréro, mâ...

— N'ia pas dè mâ que lâi fassè.

— Mâ laissi mè derè.

— Eh bin quiet?

— Eh bin se poivo férè payi coumeint monseigneu l'évéquo l'a décidâ, ne démandéré pas mì, kâ porré mein teri; mâ se fasé dinsè, y'a grandteimps que saré crévâ dé fan, kâ vo sédè que n'ein què cein po vivrè et po âidi âi pourro, et po poâi m'ein teri, su d'obedzi dè preindrè dâi precauchons et dè férè payi fermo lè batsi.

— Et porquiè ne porriâ-vo pas vo z'ein teri coumeint voutrès collègues, kâ n'ia pas on incourâ que fassè coumeint vo?

— Eh bin, se mè collègues s'ein tiront, c'est que lè dzeins lé pâyont, tandi que tsi no, on iadzo que sont batsi, n'ein rabordè pas ion pè la cura, kâ vont ti sè peindrè, âo bin mouri pè la mâison dè fooce, et lâo z'interrâ ne mè rapportè pas onna crouïe favioula. Vouaiquie porquiè su d'obedzi dè preindrè l'eimpâre...

L'incourâ a étâ acquittâ.

Napoléon Ier au Vaudeville.

Dans ses mémoires, Bouilly, l'auteur d'un vaudeville intitulé *Fanchon la veilleuse*, qui se jouait au temps du premier empire, raconte cette jolie anecdote:

« L'empereur était venu voir représenter ce vaudeville sous une simple redingote d'uniforme de sa garde, accompagné d'un de ses officiers. Désireux de garder l'incognito, il sortait ordinairement de sa loge avant la fin de la pièce, et l'ordre précis était donné aux sentinelles placées aux portes d'entrée de la salle et surtout au bas des escaliers de ne lui rendre aucun salut militaire. Un jour qu'il était accompagné du général Duroc, son aide-de-camp, il descend à la hâte et passe devant moi et plusieurs auteurs réunis sur le palier des corridors. Nous feignions de ne pas l'apercevoir, ce qui lui plaisait beaucoup; mais un beau jeune conscrit, incorporé dans la garde depuis peu de temps, se trouvait placé en sentinelle au pied du grand escalier, et, la vue de l'empereur lui faisant oublier sa consigne, il présenta les armes avec cet empressement et cette exactitude d'un brave qui rend hommage au chef de l'Etat.

— Qui saluez-vous là? lui dit Napoléon d'une voix foudroyante et avec des yeux étincelants.

— Ce n'est pas vous, sacrebleu! je ne vous connais pas, répond la sentinelle sans se déconcerter. C'est le général Duroc, qui m'a passé l'autre jour en revue au Champ-de-Mars.

— C'est juste! répond Napoléon, ravi de la présence d'esprit du jeune soldat, qu'il étudie de la tête au pieds et auquel il demande son nom, le numéro de son régiment, celui de la compagnie où il sert, et s'éloigne en jetant sur lui un regard scrutateur.

Nous abordons le jeune conscrit, qui nous dit en riant:

— Le petit caporal a cru me mettre dedans, mais moi, pas si bête!

— Je ne serais pas étonné, lui dis-je à mon tour, que votre heureuse répartie ne contribuât à votre avancement; rien n'est perdu dans le souvenir de l'empereur.

Quelques mois après, me trouvant au foyer du Vaudeville, je fus abordé par un jeune officier de la garde qui me dit en me serrant la main:

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Votre figure ne m'est point inconnue; mais je cherche en vain...

— Eh! sacrebleu! je suis le petit conscrit à qui vous avez prédit de l'avancement...»

Quelques conseils aux amateurs d'oranges. — La première chose à connaître pour l'amateur d'oranges, c'est qu'il faut le soleil de décembre et janvier, le soleil des pays privilégiés, où l'hiver est un automne prolongé jusqu'au printemps.

Jamais un journalier travaillant aux orangeries sur les côtes de l'Andalousie, en Sicile, en Algérie, ne mange une orange avant la Noël. L'orange à saveur exquise est celle qu'on cueille tout à fait mûre, sur l'arbre, à cette époque de l'année.

Mais le producteur pressé de vendre cueille les oranges avant la maturité et les expédie telles quelles. Elles jaunissent en route et prennent la belle couleur dorée qui sollicite l'acheteur; malheureusement cette maturation artificielle leur laisse l'acidité du fruit vert.

En résumé, voulez-vous manger de bonnes oranges, des oranges vraiment mûres, attendez les arrivages de fin décembre.

C'est une erreur de croire qu'il faut choisir les oranges dont la peau est fine et lisse. Les oranges de Provence et d'Espagne, qui sont loin d'être les meilleures, ont cette peau-là; et comme le commerce s'approvisionnne au plus